Une lecture du Renégat

Autor(en): **Nicod-Saraiva, Marguerite**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **6 (1973)**

Heft 2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870976

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UNE LECTURE DU *RENÉGAT*

Les quelques pages qui vont suivre étaient presque entièrement rédigées lorsque parut *Albert Camus ou la parole manquante* d'Alain Costes, qui consacre huit pages au *Renégat*. Nous avions délibérément laissé de côté le matériel symbolique, particulièrement abondant et riche dans cette nouvelle. Une étude psychanalytique, à la fois biographique et textuelle, allait-elle mettre en question notre lecture, voire s'y substituer ? Il ne semble pas que ce soit le cas.

« A l'heure des conclusions », Alain Costes écrit : « ... nous aurions aimé discerner dans notre étude un quelconque enrichissement de l'art camusien. Mais, en dépit de ce désir, il semble qu'il n'en soit rien et que décidément l'art paraisse bien se suffire à lui-même. Interprétées ou non, les extases de Janine ne gagnent ni ne perdent en beauté. » C'est être trop modeste. Les remarques de l'analyste sur le style de Camus sont très éclairantes et le décryptage qu'il opère est analogue à celui que doit faire le simple lecteur. Mais il est vrai que sa démarche se situe sur un autre plan. Il projette sur l'œuvre une certaine lumière, sans préjudice d'une approche ingénue.

Le même phénomène se produit en ce qui concerne le sens de l'œuvre. Découvrir la « *Réalité psychique* » (c'est Alain Costes qui souligne) qui suscite la création d'une œuvre et en sous-tend l'évolution, ce n'est pas nécessairement réduire l'œuvre à l'expression de cette réalité. Or, s'il n'est pas un philosophe au sens strict du terme, Camus est un moraliste : à partir d'une expérience subjective de l'existence et des rapports de l'homme avec le monde, il élabore une conception raisonnée de la vie humaine. Et la réflexion consciente peut entraîner l'esprit dans d'autres voies que celles de la simple rationalisation. En un certain sens, on pourrait dire également de la pensée qu'elle se suffit à elle-même.

Dans le cas particulier, il se trouve que notre lecture et celle du psychanalyste mettent en évidence le même caractère de la pensée de Camus : sa nature irrémédiablement dramatique.

Mais venons-en au texte.

On ressent d'abord comme un choc l'effrayante beauté de l'œuvre. L'auteur de *L'Etranger* n'avait guère habitué ses lecteurs à ce langage somptueux, ni le « philosophe de l'absurde » à cette quête violente de l'absolu. Mais peut-on faire de la corde raide sans éprouver à gauche comme à droite l'attirance mortelle du vide ?

Au plus dur de sa lutte contre la peste, le docteur Rieux monte avec un ami sur une terrasse d'où l'on voit la mer. Ce moment volé au service des hommes, il le consacre à la contemplation du monde, et à un dialogue fraternel. Déchirante sagesse de celui qui, ayant reconnu l'absurdité de sa condition, a franchi le seuil du désespoir et n'a retrouvé qu'au-delà des raisons nouvelles d'agir, d'aimer, de chercher le bonheur. « Cet enfer du présent, c'est enfin son royaume », dit Camus de l'homme parvenu à ce point extrême de conscience et de maturité. Mais il n'est pas de paix sur ces hauteurs. Distinct par son esprit d'un monde où toute chose le nie, mais conscient qu'il n'existe aucune réalité qui réponde aux exigences de son esprit, l'homme ne peut cependant se délivrer des mirages. Le besoin d'unité le tourmente, la soif d'absolu — ou l'espoir fou d'une compréhension de son sort qui donnerait un sens à sa vie, à sa mort. Son royaume est un enfer dont sans cesse il est tenté de s'évader.

Et des moyens s'offrent à lui, multiples. Douce renonciation de la conscience dans la paix du quotidien, « suicide logique » escamotant un des termes du problème, espoir d'une autre vie ou « tricherie de ceux qui vivent non pour la vie elle-même mais pour quelque grande idée qui la dépasse », « saut » des métaphysiciens qui admettent sans raison l'existence de « quelque chose au-delà de la raison » : toutes ces issues, Camus les considère — et dénonce leur fausseté.

Il est d'autres façons d'esquiver le problème. L'homme jouissant d'un corps beau et vigoureux peut-il connaître dans ses « noces » avec la terre une plénitude telle que sa vie ait un sens et qu'on puisse dire de sa mort : « ... il retourna dans la joie de son cœur à la vérité des mondes immobiles » ? Tel autre renoncera-t-il au sentiment essentiel de son innocence et de sa dignité en assumant lui-même et en faisant assumer à tous les hommes une fatale culpabilité ? Avec Mersault dans *La Mort heureuse,* avec Clamence dans *La Chute,* Camus parcourt ces chemins. Arrivés au terme de leur expérience, ses deux héros pleurent en disant combien ils sont heureux.

Le renégat fait, lui, une expérience autrement hardie : dans un délire d'orgueil, il s'oppose au monde pour affirmer sa différence, faire éclater sa supériorité. « Mulet intelligent », comme il se définit lui-même, il s'est jeté dans la vie sans prendre conscience d'autre chose que d'un besoin instinctif de lumière. Pour cet enfant d'une

patrie froide et grise, le soleil c'est l'Afrique, terre de mission. Il sera donc missionnaire. Mais durant sa préparation s'opère en lui un changement inouï. Lorsque, impatient de jouer son rôle, il s'enfuit du séminaire et se précipite dans la citadelle des plus redoutables païens, il ne cherche plus une nature accueillante mais affronte la terre dans ce qu'elle a de plus anti-humain ; il n'est plus le représentant d'une religion ni l'envoyé d'un Dieu, il est Dieu lui-même. Il brûle de « jeter à genoux » devant lui un peuple subjugué par sa puissance.

Voilà donc cet étrange « missionnaire » enfermé, comme il l'a voulu, dans une ville de sel et de feu, prisonnier d'hommes en qui semble s'incarner l'esprit de cette terre: absolument cruels et orgueilleux ; forcé à servir un fétiche qui est le dieu du mal et de la mort. Il rit sous les outrages, il se délecte des intolérables souffrances qui lui sont infligées : être traité en christ, quel triomphe ! Jusqu'au jour où on lui arrache la langue. Alors cet homme qui avait voulu « régner par la seule parole sur une armée de méchants » perd soudain la foi en lui-même et rend hommage à ses bourreaux. Dieu est vulnérable, seul le mal est absolu.

Répudiant aussitôt son rôle de « missionnaire », il devient le serviteur le plus fanatique du fétiche qui l'a vaincu. D'orgueilleux il devient servile, s'identifiant une fois de plus à son objet. Avec quelle exaltation il souffre le martyre pour son nouveau dieu : « Ah ! le mal, le mal qu'ils me font, leur fureur est bonne et sur cette selle guerrière où maintenant ils m'écartèlent, pitié, je ris, j'aime ce coup qui me cloue crucifié. »

Ce n'est qu'une fois abandonné par ses maîtres et par le fétiche, seul dans le désert, que cet « esprit confus » est enfin touché par un rayon de lumière. Icare tombé successivement du ciel et de l'enfer, il découvre sa condition d'homme et accepte la réalité toujours imparfaite d'une « cité de miséricorde » qu'il invite le sorcier à refaire avec lui. Mais c'est l'absurde qui triomphe. Au moment même où il profère ses premières paroles raisonnables : « Une poignée de sel emplit la bouche de l'esclave bavard. »

Histoire extravagante d'un homme bête et fou placé dans un milieu qui défie toute vraisemblance, *Le Renégat* choque d'abord, tant il diffère des autres œuvres de Camus. Mais, la première surprise passée, il éveille dans la mémoire de lointains échos.

Dans le premier volume des *Carnets,* on retrouve, datée de 1937, cette note :

« Des milliers d'yeux ont contemplé ce paysage, et pour moi il est comme le premier sourire du monde. Il me met hors de moi, au sens profond du mot ... Il me refuse une personnalité et rend mes souffrances sans écho. Le monde est beau et tout est là. Sa grande vérité que patiemment il enseigne, c'est que l'esprit n'est rien ni le cœur même... Ce monde m'annihile. Il me porte jusqu'au bout. Il me nie sans colère. Et moi, consentant et vaincu, je m'achemine vers une sagesse où tout est déjà conquis — si des larmes ne me montaient aux yeux et si ce gros sanglot de poésie qui me gonfle le cœur ne me faisait oublier la vérité du monde. »

Nostalgie d'homme jeune et romantique ? Peut-être. A la même époque, Camus se plaît à « oublier la vérité du monde » en chantant les « noces » de l'homme et de la nature. Mais dans *Le Mythe de Sysiphe* il va bientôt donner au sentiment d'exil la forme d'un problème. « Tout homme s'est senti l'égal d'un dieu à certains moments ... dans un éclair il a senti l'étonnante grandeur de l'esprit humain », dit-il, et il se demande si et dans quelles conditions l'homme peut accepter de vivre sur la terre, ce « grand temple déserté par les dieux ». Tout l'effort des années suivantes tend, non pas à résoudre, mais à assumer cette contradiction. *La Peste* semble témoigner d'un équilibre sinon serein, du moins réellement conquis. Portant un peu plus tard la réflexion sur le plan politique et social, *L'Homme révolté* est l'œuvre d'un homme mûr qui a dépassé le problème de l'individu pour se situer par rapport aux autres hommes, dans le monde de l'action et des responsabilités. C'est dans ce livre pourtant qu'éclate la plainte la plus personnelle et la plus tragique peut-être de toute l'œuvre de Camus :

« Ceux qui n'ont pas exigé, un jour au moins, la virginité absolue des êtres et du monde, tremblé de nostalgie et d'impuissance devant son impossibilité, ceux qui, alors, sans cesse renvoyés à leur nostalgie d'absolu, ne se sont pas détruits à essayer d'aimer à mi-hauteur, ceux-là ne peuvent comprendre la réalité de la révolte et sa fureur de destruction. »

Se détruire à « essayer d'aimer à mi-hauteur » : ce mot ne définit-il pas l'effort d'une vie entière en même temps qu'il avoue sa vanité ? Tandis que l'homme conscient, responsable, solidaire, s'évertuait à justifier des compromis qui lui permettent de vivre et d'agir noblement, au fond de lui subsistait intacte la plus jeune des exigences : celle de l'absolu. Alors surgit, parmi des œuvres « raisonnables », une histoire de viol et de meurtre. Dans *Le Renégat,* Camus dévoile la « vérité du monde » telle qu'elle lui apparaît. Il avait écrit autrefois : « ... s'apercevoir que le monde est « épais », entrevoir à

quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un paysage, peut nous nier », et il ajoutait : « Les hommes aussi sécrètent de l'inhumain. » C'était dans *Le Mythe de Sysiphe.*

Tragédie d'une conscience solitaire aux prises avec la terre et l'humanité, *Le Renégat* donne au monde une terrifiante beauté :

> « Comment peut-on vivre dans la ville de sel, au creux de cette cuvette pleine de chaleur blanche ? Sur chacun des murs droits, taillés à coups de pic, grossièrement rabotés, les entailles laissées par le pic se hérissent en écailles éblouissantes, du sable blond épars les jaunit un peu, sauf quand le vent nettoie les murs droits et les terrasses, tout resplendit alors dans une blancheur fulgurante, sous le ciel nettoyé lui aussi jusqu'à son écorce bleue. Je devenais aveugle comme si, un jour d'autrefois, ils avaient attaqué ensemble une montagne de sel ... à trente jours de toute vie, dans ce creux au milieu du désert, où la chaleur du plein jour interdit tout contact entre les êtres, dresse entre eux des herses de flammes invisibles et de cristaux bouillants, où sans transition le froid de la nuit les fige un à un dans leurs coquillages de gemme, habitants nocturnes d'une banquise sèche, esquimaux noirs grelottant tout à coup dans leurs igloos cubiques. Noirs, oui, car ils sont habillés de longues robes noires ... A genoux, je voyais seulement, dans les sandales rouges et noires, leurs pieds brillants de sel soulever la longue robe sombre, la pointe un peu dressée, le talon frappant légèrement le sol... »

Dans ce monde qu'il a voulu conquérir par la force, le héros hurle maintenant. Les phrases que sa bouche privée de langue ne saurait proférer se pressent dans sa tête folle et sa plainte : « Râ, râ », évocant à la fois le soleil et le râle, la révolte et la « fureur de destruction », scande comme un refrain ses imprécations.

Le renégat est un être essentiellement instinctif et inintelligent. Il projette tantôt sur l'esprit, tantôt sur le monde son désir d'absolu ; sa révolte n'est pas l'attitude d'un homme qui défend sa dignité, c'est la rage infantile de détruire ce qui résiste. C'est même un peu artificiellement, semble-t-il, que l'auteur lui accorde finalement une lueur de bon sens : rien dans son histoire ne rend vraisemblable une telle illumination.

Cette nouvelle nous reporte avant *Le Mythe de Sysiphe,* où Camus définira l'absurde : « L'état métaphysique de l'homme conscient. »

Elle incite à réfléchir sur la portée des expériences et des réflexions qui font la trame des autres œuvres. De même, la violence, l'éclat, le lyrisme de sa forme suggèrent une question sur leur style. Si la fameuse « écriture blanche » de Camus captive tant de lecteurs, n'est-ce point que le fond de silence sur lequel se détachent ses phrases brèves, loin d'être du vide, n'est qu'un interminable cri contenu ?

Marguerite NICOD-SARAIVA.